LA

VOIX D'UN EXILÉ

Première et seconde Année

(POESIE)

PAR

L. H. FRECHETTE.

LA
VOIX D'UN EXILÉ.

PREMIÈRE ANNÉE.

Aux Libéraux du Canada.

Ceux qui, aujourd'hui, s'exilent en si grand nombre, parce que le dégoût pour les hommes et les mesures actuels les pousse à aller respirer un air plus pur, disent à l'étranger quels sont les stigmates que le colon porte au front..........
Ils donneront de plus en plus des consolations et des espérances aux opprimés : ils avancent l'heure des rétributions, l'heure des nobles vengeances, où le bien sera fait même à ceux qui ont pratiqué le mal.

L'HON. L. J. PAPINEAU.

O terre des aïeux ! ô sol de la patrie !
Toi que mon cœur aimait avec idolâtrie,
Me faudra-t-il mourir sans pouvoir te venger !
Hélas ! oui ; pour l'exil, je pars, l'âme souffrante,
Et, giaour errant, je vais planter ma tente
Sous le soleil de l'étranger.

Quand, du haut du vaisseau qui m'emportait loin d'elles,
J'ai jeté mes regards sur tes rives si belles,
O mon beau Saint-Laurent, qu'ai-je aperçu, grand Dieu !
Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
Haletante d'effroi, vierge pure et candide
Qu'on traîne dans un mauvais lieu.

J'ai vu ton vieux drapeau, sainte et noble oriflamme,
Déchiré par la balle et noirci par la flamme,
Encor tout imprégné du sang de nos héros,
Couvert des monceaux d'or qu'un ennemi leur compte,
Servir de tapis vert à des bandits sans honte,
Sur la table de leurs tripots.

Je les ai vus, ces gueux,—honte à l'espèce humaine !—
L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haîne,
Le parjure à la bouche et le verre à la main,
Erigeant l'infamie et le vol en science,
Pour vendre leur pays, troquer leur conscience
Contre un ignoble parchemin.

Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cynique,
Ils baillonnent la loi pour mieux la violer.....
Puis, à table, viveurs ! ici, truffe et champagne !...
Grisez-vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait seul faire chanceler !

Ne laissez pas monter le rouge à votre joue :
La pudeur ne vaut rien ; dans la fange et la boue
Risquez-vous hardiment, fronts hauts, sans sourciller !
Accouplez-vous bien vite aux hontes de la rue....
Allons ! depuis quand donc cette engeance repue
A-t-elle peur de se souiller ?

Les traîtres ! s'ils gardaient pour eux seuls leurs souillures !...
Mais ils ont souffleté nos gloires les plus pures ;
Ils ont éclaboussé tous nos fronts immortels ;
Aux croyances du peuple ils ont tendu des piéges,
Et dressé leurs tréteaux, histrions sacriléges,
Jusques à l'ombre des autels.

Mais il manque à l'orgie un mouveau camarade :
Il faut à ces roués un roi de mascarade,
Un roi de la bamboche, un roi de carnaval !...
Oui, je l'avoue, il manque une chose à la fête :
Le stigmate, il est vrai, décore bien la tête :
Mais pas comme un bandeau royal.

Eh bien ! puisqu'il le faut,—pardonne, ô ma patrie !—
Dans les sales bourbiers de la truanderie
Plongez-vous pour trouver un roi digne de vous ;
Un roi digne de vous s'il s'appelle Cartouche,
S'il a le vice au cœur et le fiel à la bouche,
Et surtout s'il sort des égoûts !

O Papineau, Viger, patriotes sublimes !
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !
Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis ?
Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts sans tache ?
Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-Eustache ?
Vous qui mouriez à Saint-Denis ?

Que ces jours étaient beaux ! Phalanges héroïques,
Ces soldats nés d'hier, ces orateurs stoïques,
Comme ils le portaient haut, l'étendard canadien !
Ceux-ci, puissants tribuns, faisaient les patriotes ;
Ceux-là marchaient joyeux au devant des despotes,
Et mouraient en disant : C'est bien !

O toi qui survis seul à ces temps d'épopée
Que ta grande âme encor si fortement trempée
Doit souffrir en voyant cet âge d'apostats !
Et tous ces cœurs d'acier qui dorment dans la tombe,
S'ils pouvaient voir aussi leur grande œuvre qui tombe,
Comme ils vous maudiraient, ingrats !

Ils ne se vendaient pas, ceux-là ! Leur âme sainte,
Fidèle à tout devoir, insensible à la crainte,
N'écoutait que la voix de nos droits outragés ;
Flagellant sans pitié les tyrans et les traîtres,
Ils ne baisaient pas, eux, les souliers de nos maîtres.....
Mon Dieu, que les temps sont changés !

Oui, les temps sont changés....Chaque chose a son heure.
Maintenant du passé la grande ombre qui pleure
Jette un regard amer vers le sombre avenir....
Avec elle pleurons la gloire qui se voile,
Ou plutôt de l'exil allons suivre l'étoile :
Partons pour ne plus revenir !

Trop faible pour dompter ce servilisme immonde ;
Fuyons-en le contact ; allons de par le monde,
Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté.
Il faut l'air à mon vol, l'espace à ma pensée,
De nouveaux horizons à mon âme oppressée :
A moi la sainte liberté !

Moderne Chanaan, ou nouvelle Ausonie,
Il est sous le soleil une terre bénie
Où fatigué, vaincu par la vague ou l'écueil,
Le naufragé revoit des rives parfumées
Où cœurs endoloris, nations opprimées
Trouvent un fraternel accueil.

Là, prenant pour guidon la bannière étoilée,
Et suivant dans son vol la république ailée,
Tous les peuples unis vont se donnant la main ;
Là Washington jeta la semence féconde
Qui, principe puissant, fera du Nouveau-Monde,
Le vrai berceau du genre humain.

Là, point de rois ventrus! point de noblesses nées!
Par le mérite seul les têtes couronnées
Vers le progrès divin marchent à pas géants ;
Là, libre comme l'air ou le pied des gazelles,
La fière indépendance étend ses grandes ailes
Au centre des deux océans.

O bords hospitaliers, ouvrez-moi votre asile!
Ah ! pour trouver l'oubli de tout ce qui m'exile,
Que ne puis-je aussi boire aux ondes du Lethé !
Oublier!..mais comment oublier la patrie ?
Comment ne pas pleurer notre splendeur flétrie,
Notre avenir au vent jeté ?

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries,
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies,
Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel embaumé!
Dans les grandes cités, dans les bois, sur les grèves,
Ton image toujours flottera dans mes rêves,
O mon Canada bien-aimé !

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes,
Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes ondes.
Toutes ces voix sans nom qui font battre le cœur ;
Mais je n'entendrai pas non plus, dans ma retraite,
Les accents avinés de la troupe en goguette
Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais une voix chère
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau ;
Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure
s'arracher le dernier lambeau !

Amis, suivant la route où le destin m'entraîne,
Gladiateur vaincu, j'ai déserté l'arène,
La noble arène où vous luttez ;
Avant la fin du jour, j'ai quitté la bataille ;
Troubadour indolent, je n'étais pas de taille
A tenir ferme à vos côtés.

Mais vous qui restez seuls sur la brèche fumante,
N'allez pas, comme moi, céder à la tourmente,
Découragés par les revers.
Leurs soldats sont nombreux : ne comptez pas les vôtres !
Songez que Jésus-Christ n'avait que douze apôtres,
Et qu'ils ont conquis l'Univers !

Oui, voilà ce que peut l'idée ardente et forte.
Elle n'a pas besoin de puissante cohorte,
Encor moins de canons rayés.
Champions de nos droits, guerriers de la pensée,
Oh ! n'allez pas courber votre tête lassée
Devant ces renégats payés !

Le but est noble et grand : le combat sera rude ;
Mais bientôt, vous là-bas, moi dans ma solitude,
Nous verrons le jour du réveil ;
La voix des opprimés s'élève grandissante...
Demain les nations, ô liberté puissante !
En pliant le genou, salueront ton soleil !

Octobre 1866.

LA
VOIX D'UN EXILÉ.

SECONDE ANNÉE.

> L'orgie a rougi leur moustache ;
> Des rouleaux d'or gonflent leur sac ;
> Pour capitaine ils ont Gamache ;
> Ils ont Cocagne pour bivouac.
>
> La bombance après l'équipée !
> On s'attable : Hier on tua...
> O Napoléon, ton épée
> Sert de broche à Gargantua.
>
> VICTOR HUGO.
>
> (*L'obéissance passive.*)

Quand le vent est muet, quand la nuit est sereine,
Sur les bords du grand lac mon pas distrait m'entraîne,
Car j'aime le désert, l'air et la liberté.
Là, penseur attardé, le front noyé dans l'ombre,
Et le regard perdu sur les vagues sans nombre,
J'interroge l'immensité.

Loin, là-bas, par delà ce nuage qui passe,
Par delà l'horizon, que cherche dans l'espace
Mon œil que si souvent les larmes ont terni ?
Ah ! c'est qu'il est un lieu dont le nom vous enflamme,
Et dont le souvenir est mieux gravé dans l'âme
Que dans le bronze et le granit.

Ce lieu, c'est le berceau, c'est la rive chérie,
Montagne, plage aride, ou campagne fleurie,
Coin de terre où, chétif, l'homme a reçu le jour ;
Qu'on l'appelle Pologne, Irlande ou Sibérie,
Sables, glace ou pampas, c'est toujours la Patrie.
Et ce nom-là veut dire Amour !

Je t'aime, nom sacré, sublime symphonie
Dont la mélancolique et suave harmonie
M'apporte en souvenir tant d'espoir envolé ;
Toi qui fais les grands cœurs, au jour des grandes crises ;
Toi qui chantes partout, sur les flots, dans les brises,
Toi qui fais pleurer l'exilé !

Toi qui sais le secret des dévouements stoïques ;
Toi qui créas les preux des âges héroïques,
Bayard et Washington, Hoche et Napoléon ;
Toi qui fit Jeanne d'Arc d'une humble jeune fille ;
Toi qui jettes au vent les tours de la Bastille ;
Toi qui peuples le Panthéon !

Oui, je t'aime ! et pourtant, sur ma lyre attendrie,
Quand je veux te chanter, beau nom de ma patrie,
L'amertume toujours attriste mon refrain ;
Les paroles d'amour se glacent sur ma bouche,
Et puis je ne sens plus, sous mon ongle farouche,
Frémir que des cordes d'airain.

O ruisseaux gazouillants, ô brises parfumées,
Accords éoliens vibrant dans les ramées,
Soupirs mélodieux, sons suaves et doux,
Trémolos qui montez des frais nids de fauvettes,
Voluptueux accents qui bercez les poètes,
Chants et murmures, taisez-vous !

Vous me charmiez jadis : cette époque est passée ;
Vos douceurs ne vont plus à mon âme froissée ;
Mon vieux luth s'est brisé sous mon doigt trop hardi ;
Le clairon du devoir a sonné dans mon rêve...
Le faible enfant n'est plus ; c'est l'homme qui se lève :
L'humble troubadour a grandi !

Ma lyre, à l'œuvre donc ! laisse bondir ta rage ;
Hurle comme les vents, gronde comme l'orage ;
Tonne comme la foudre au jour du Jugement !
Les beaux jours ne sont plus où tu disais : " Je t'aime ! "
Ton refrain d'aujourd'hui c'est un cri d'anathème,
Car tu t'appelles Châtiment !

Traîtres, c'est encor moi ! faible, seul et sans glaive...
Mais, sombre avant-coureur du grand jour qui se lève,
Je viens pour commencer l'œuvre du lendemain !
Vengeur, j'ai sous mes yeux un immortel exemple :
J'ai vu l'Homme de Paix sur les dalles du Temple,
Terrible et le fouet à la main.

A moi ce fouet sacré, ce fouet de la vengeance !
Arrière, scélérats ! arrière, ignoble engeance !
Brigands de bas étage et fourbes de haut rang !
Point de grâce pour vous ; fuiriez-vous jusqu'au pôle,
Je vous appliquerai le fer rouge à l'épaule,
Et je vous mordrai jusqu'au sang !

Le soleil s'engouffrant comme un vaisseau qui sombre,
Avait depuis longtemps cédé sa place à l'ombre,
Et caché dans les flots son disque ensanglanté ;
La nuit avait repris son ténébreux empire,
La nuit... car c'est la nuit que l'assassin conspire :
Le crime aime l'obscurité.

Et ces loups se sont dit : “ L’affaire est assurée ;
“ Le bercail est à nous ; à l’œuvre ! à la curée !
“ Déchirons, massacrons, pillons à qui mieux mieux !
“ Nous pouvons attaquer sans craindre de riposte :
“ Le berger dort au lieu de veiller à son poste,
“ Et le dogue est devenu vieux. ”

Et Satan regarda s’accomplir l’œuvre immonde....
Il est de ces horreurs dans l’histoire du monde ;
Il est de ces points noirs aux pages du destin.
Le mal comme le bien a parfois grandi l’homme ;
Le crime a ses héros.... mais l’avenir les nomme
Judas, Erostrate ou Mandrin !

Tout un peuple vendu, là, sans pitié, sans honte,
Pour quelques vils écus, pour un titre de comte,
Pour quelque parchemin plus ridicule encor !....
Et pour mettre le comble à ce scandale obscène,
Un triste aveuglement donne à l’horrible scène
Le sanctuaire pour décor.

Puis, hourrah !... la ribote a ses franches coudées ;
Et, comme chacun fuit les fanges débordées,
A l’assaut du pouvoir elle monte en vainqueur.
Un Jocrisse-Harpagon prend le sceptre du maître ;
Tartuffe est grand-vizir, Roquelaure grand-prêtre,
Et Lacenaire ambassadeur.

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l’honneur, héros de guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires,
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Bandits, voyous et sacripants !

On voit, dans le repaire où tout cela pullule,
Le ban, l'arrière-ban de toute la crapule ;
Ils ont pour les trouver feuilleté les écrous,
Vidé les lupanars, sondé chaque tannière,
Bouleversé l'ordure, interrogé l'ornière,
Et plongé dans tous les égoûts. [1]

Ils sont au grand complet. Vite, chacun s'affuble,
L'un d'un masque béat, l'autre d'une chasuble ;
Le saltimbanque emprunte un froc à Loyola ;
Puis la procession se déroule sans gêne.....
Prête-moi ta lanterne, ô mon vieux Diogène,
Pour voir s'il est un homme là !

Un homme, un seul ! parmi ces cormorans avides,
Ces pieuvres, ces chacals, ces vampires livides,
Ces monstres devant qui pâlirait Barabbas ;
Un homme, sous ces vils oripeaux !...Mais que dis-je ?
L'homme, image de Dieu, par quel triste prodige
Pourrait-il descendre aussi bas !

---

(1) A ceux qui seraient tentés de trouver les expressions du poète trop sévères, nous rappellerons : 1o. Que le Cabinet de la Province de Québec renferme un Ouimet qui a déjà voulu faire passer par contrebande un *bill* ne tendant à rien moins qu'à légaliser le vol ; 2o. Que le dit Cabinet possède encore un Louis Archambault, destitué d'une fonction importante, pour détournement des deniers publics ; 3o. Qu'on a tout dernièrement nommé Conseiller de la Reine un Paul Denis, cette honte du Barreau canadien, qui vient d'immigrer aux Etats-Unis pour échapper aux travaux forcés; 4o. Que le gouvernement de G. E. Cartier a deux fois fait élire sous sa protection, comme Député des Deux-Montagnes, un Daoust, faussaire public qu'on protége contre la sentence des lois ; 5o. Qu'on a fait un ambassadeur d'un Delisle, magistrat déjà destitué par enquête spéciale, pour cause de vol et de malversation ; 6o. Qu'afin d'avoir le support de leurs familles pendant les dernières élections, G. E. Cartier a fait sortir du pénitencier provincial, deux criminels notoires, qui avaient encore à subir plusieurs années d'incarcération ; 7o. Enfin, que le parti conservateur du Canada se recrute parmi les Tassé, les Bréhaut, les Schiller, et les T. K Ramsay. En fant-il plus ?

Un homme ? Non, pas un ! mais le spectre d'un homme... (1)
Encore un pauvre Adam qu'a fait tomber la pomme !
Devant la pomme, hélas ! que d'astres ont pâli !
Lui ne l'a pas cueillie, oh ! non ; mais il la mange,
Comme si, pour n'avoir jamais pétri la fange,
On pût en être moins sali.

Pourtant il fut un jour, —ô vertu naufragée !—
Où tu vengeais aussi la Patrie outragée,
Orateur et poète aux succès éclatants !... (2)
Mais ta muse d'alors, l'intérêt l'a tuée ;
Ta parole de feu, tu l'as prostituée
A ces infâmes charlatans.

Ah ! pour celui qui garde un reste de noblesse,
Si le regret de l'âme est un soulier qui blesse,
Si le remords au cœur est un ferment qui bout,
Que tu dois envier le courage stoïque,
L'indomptable fierté, la pauvreté civique
De ceux qui sont restés debout !

Poète, lève-toi ! tribun, redeviens homme !
Imite les grands cœurs de la Grèce et de Rome ;
Méprise un vain trésor par la honte amassé ;
La vertu....mais si l'or a pour toi plus de charmes,
Il ne nous reste plus qu'à répandre des larmes
Sur la tombe de ton passé.

(1) Il n'est pas un seul libéral en Canada qui ne reconnaisse en M. Chauveau, quelque chose de plus noble et de plus relevé, que les serviles créatures dont il est entouré.

(2) On se rappelle que M. Chauveau écrivit, il y a quelques années, une pièce de vers dans laquelle il flagellait sans pitié ceux qui avaient consommé l'Union des deux Canadas.

Mais lui, le chef, qu'est-il, ce vantard hypocrite
Qui porte sans rougir tant d'infamie écrite
Sur son front impudent ? Oui, qu'est-il, après tout ?
Hargneux quand il se tait, insolent quand il parle,
Paillasse à Burlington, déserteur à St. Charle [1],
Rampant à Londre et gueux partout.

Il a, pour parvenir, mis tout à son service ;
Il escompte le vol, il pressure le vice,
Ce vieillard tout suintant de prostitution ;
Pour qu'il puisse à Windsor paraître en bas de soie,
Tout, le coffre public et la fille de joie
Sont mis à contribution [2].

Déchirant par lambeaux nos libertés si chères,
Il avait hardiment mis son peuple aux enchères,
Et livré sa patrie à mille aventuriers ;
Pour l'en récompenser, on le pare d'un titre :
Il se pâme, il se gourme, en son orgueil de pître·
Judas a ses trente deniers !

Iscariote ayant vendu son divin Maître,
Bourrelé de remords, il se pendit, le traître,
Croyant trouver au moins la paix dans le trépas.
Mais ce vil brocanteur n'a pas l'âme si tendre ;
Jamais il n'aura, lui, le cœur d'aller se pendre :
Il est plus lâche que Judas !

(1) On sait que celui dont le poète parle, après avoir, en 1837, soulevé les habitants de sa paroisse natale par ses discours incendiaires, se sauva lâchement avant la bataille de St. Charles, et se retira à Burlington, Vermont, où il écrivit des niaiseries patriotiques. La chronique rapporte même que quelques connaissances qu'il fit à Albany, N. Y. furent forcés de se cotiser pour lui acheter un pantalon. Il insulte maintenant à tout propos le peuple des Etats-Unis ; serait-ce ce pantalon qu'il aurait *encore sur le cœur ?*

(2) Il n'y a pas encore trois ans, G. E. Cartier louait à des femmes publiques, plusieurs maisons lui appartenant.

Ah! qui sème le vent récolte la tempête....
Triomphe bien! demain, tu courberas la tête!
Père des trahisons, ton nom sera flétri!
Tu voulais avant tout que ce nom fût notoire;
Eh bien, sois satisfait: tu vivras dans l'histoire....
Mais cloué sur un pilori!

Canada, Canada! dans cette nuit funeste,
Qui fera resplendir le lambeau qui te reste
De cette ardente foi qui pourrait te sauver?
Sur tant d'abaissement et sur tant de souffrance,
Quand donc pourrai-je voir, ô jour de délivrance!
L'astre des peuples se lever?

O peuple, les crachats ont maculé ta joue;
Un bouffon te harcelle un pierrot te bafoue;
On te hue, on te berne, on te pique, on te mord;
On t'arrache du front le bandeau de ta gloire....
Debout, peuple, debout! vas-tu leur laisser croire
Que le patriotisme est mort?

Ah! montre qu'en dépit de tant d'apostasie,
Le courage des preux chantés par Crémazie
Dans l'âme de leurs fils n'est pas encore éteint!
Montre-leur ce que c'est qu'un peuple qui s'éveille....
Mais quel fracas soudain vient frapper mon oreille?
Qui gronde ainsi dans le lointain?

Plein de sombres éclats, de fanfares sublimes,
Fort comme l'ouragan roulant sur les abîmes,
Tonnant comme la voix des vagues en rumeur,
Confus comme les vents dans les grandes ramées,
Quel est ce bruit puissant comme des chocs d'armées,
Quelle est cette immense clameur?

Bravo ! c'est un sauveur que la patrie acclame
C'est un fils de Chénier qui dresse une oriflamme
Où le mot Liberté s'écrit avec du sang !
Suivi d'un escadron de hardis sans-culottes,
C'est l'archange vengeur qui chasse les despotes
Devant son glaive éblouissant!

Un rayon fulminant a percé les ténèbres ;
Le monde a tressailli jusque dans ses vertèbres ;
Un souffle impétueux dans les airs a passé ;
La Liberté paraît, sublime et grandiose,
Paix ! victoire! hozanna ! son pied d'airain se pose
Sur un cadavre terrassé.

Traîtres, ils sont comptés les jours de votre empire !
Car l'esprit du Seigneur sur tout ce qui respire
Semble souffler le vent des révolutions.
C'est l'heure solennelle où tombent les entraves,
C'est l'heure des tyrans et c'est l'heure des braves,
L'heure des rétributions !

L'Espagne se roidit ; déjà rugit la France ;
L'Irlande jette encore un long cri de souffrance ;
Le monde entier s'émeut au nom de Juarez.
Seul, des signes du temps ce vil troupeau se raille....
Les sots, ils ne voient pas, sur la sombre muraille
Un doigt sombre écrivant : Mané, Thécel, Pharès !

Mai 1868.

LE PREMIER COUP DE FOUDRE.

Mort de Thomas d'Arcy McGee.

L'un d'eux vient de tomber, seul, au coin d'une borne ;
Sa cervelle a jailli de son crâne sanglant ;
Ses complices émus, œil trouble et face morne,
Se sont regardés en tremblant.

Son front gardait toujours un lambeau d'auréole ;
Il fut longtemps chéri, car il éblouissait ;
Même en sa trahison, son ardente parole
Désarmait ceux qu'il trahissait.

Cet homme était choisi pour planer sur la foule ;
Son torse était sculpté pour les grands piédestaux...
Que n'a-t-il oublié que le Pactole coule
Sur le seuil des palais royaux !

De son peuple il n'eût pas vendu la cause sainte ;
Il fût resté fidèle à ceux qu'il a trahis ;
Et vieillard respecté, sans reproche et sans crainte,
Il eût vécu pour son pays !

Patriote, on le vit combattre sa patrie !
Démocrate, il en vint à courtiser les grands !
Irlandais, il fut traître à l'Irlande meurtrie !
Canadien, il rompit nos rangs !

Pourtant oublions tout quand le coupable tombe...
Que dis-je ? couvrons-nous le front d'un double deuil :
Après avoir pleuré sa vertu dans la tombe,
Pleurons sur son propre cercueil !

Tu viens donc de frapper ta première victime,
O peuple ! et qui peut dire où tu t'arrêteras ?
Le crime fait glisser sur la pente du crime
Et le gouffre est béant au bas !

Arrête, peuple !... Et vous, vous tissez vos suaires,
Aveugles oppresseurs, que l'on paie à prix d'or !
Quand donc cesserez-vous, imprudents belluaires,
De larder le lion qui dort ?

Hâtez-vous ! conjurez l'orage populaire !...
Un sort terrible attend les courtisans des rois,
Quand le peuple n'a plus, dans sa juste colère,
Qu'un poignard pour venger ses droits.

8 avril 1868.